

Zeitschrift: Ethnologica Helvetica
Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft
Band: 17-18 (1993)

Artikel: L'art-thérapie ou l'avenir d'une illusion
Autor: Thévoz, Michel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007618>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'art-thérapie ou l'avenir d'une illusion

L'expression plastique des handicapés mentaux, pratiquée à l'initiative d'animateurs généralement bénévoles, commence à faire recette sur le marché de l'art: noces d'or de la charité et du commerce. Mais, si lucratif soit-il, l'art-thérapie est-il vraiment artistique? Est-il même vraiment thérapeutique?

La thérapie par l'expression artistique, dite aussi art-thérapie, ergothérapie, psychothérapie expressionnelle, etc., se fonde sur la constatation que des individus totalement ou partiellement incapables de communiquer verbalement parviennent néanmoins à s'exprimer par le truchement du dessin, de la peinture ou du modelage. Il s'agit donc de stimuler l'expression plastique comme un moyen de rétablir le contact avec autrui. Une telle pratique, instituée dans des ateliers collectifs, peut même susciter des productions qui rivalisent avec celles des artistes professionnels. Dès lors, certains animateurs d'ateliers ergothérapeutiques ont été tentés d'introduire et de promouvoir ces travaux dans le marché de l'art, présumant qu'une telle consécration pouvait contribuer à l'intégration sociale des patients créateurs.

Certes, on pourrait observer que les handicapés ont beau jeu d'en remontrer aux artistes patentés en matière d'abstraction lyrique, d'expression gestuelle ou de figuration libre. S'agissant de se défaire du métier académique, des stéréotypes culturels et des effets racoleurs, les handicapés réussissent en toute innocence, et, par conséquent, avec une certaine grâce, là où les praticiens s'appliquent. Ils court-circuiteront sans le vouloir le processus laborieux des professionnels qui tentent aujourd'hui de désapprendre. Autrement dit, ils font du tachisme comme Monsieur Jourdain fait de la prose. Un esprit mal tourné dirait que, si le mot d'ordre du moment est à la régression et au barbouillage, on s'explique que les malades mentaux deviennent performants. Faut-il dès lors s'étonner qu'on trouve dans les ateliers d'art-thérapie des Hartung, des Mathieu ou des Clemente, mais en mieux?

Nous ne nous ferons pas l'avocat du diable. Mais sans adopter la perspective du dénigrement, nous devons bien constater que la promotion de l'expression des handicapés dans le marché de l'art est conjoncturelle, elle tient à notre fascination moderne pour des alternatives culturelles ou mentales que nous avons commencé par rechercher dans l'exotisme. Quel que soit son degré d'élaboration ou de complexité, l'expression des handicapés présente déjà cet intérêt de procéder d'une structure psychique différente de la nôtre, elle nous aide à nous déprendre de nos réflexes culturels. Mais nous nous en servons unilatéralement, sans que s'engagent la réciprocité ou la dialectique propres à la communication artistique. Nous procédons autrement dit en colonisateurs, nous recueillons ces œuvres comme des épices que nous apprécions, certes, mais selon des normes culinaires ou artistiques qui restent nôtres. Les handicapés sont les vedettes involontaires ou les otages d'une conjoncture artistique qui leur échappe foncièrement.

Ce n'est pas le seul malentendu. La création d'ateliers d'art-thérapie, l'engagement d'animateurs souvent zélés, la prolifération d'études théoriques, contribuent certainement à ouvrir un espace d'expression dans des institutions qui, trop longtemps, ont pratiqué l'enfermement. On devrait s'en réjouir, si cette inflation n'apparaissait comme la contrepartie ou le rejeton symptomatique d'un refoulement des activités créatives dans le champ social en général. La publicité que l'on fait aux initiatives artistiques dans le domaine de la pathologie mentale va de pair avec la dissuasion que l'on pratique dans le système scolaire. On met autant de soin à engager les malades à peindre qu'à en détourner les enfants. Pourquoi s'être appliqué pendant les quinze années de scolarisation à inhiber les capacités créatrices spontanées au profit du seul maniement de la pensée abstraite si c'est pour tenter in extremis de les restaurer dans le cas où une telle frustration devient traumatisante? Pourquoi stimuler à titre thérapeutique ce qui a été réprimé à titre éducatif?

Cela s'explique bien sûr par l'assujettissement de l'enseignement aux normes productivistes et concurrentielles de notre système socio-économique. Scolariser consiste d'une part à développer les facultés d'abstraction et de technicité requises par les systèmes formalisés de caractère linguistique ou algorithmique, d'autre part à inhiber les traits incontrôlables et dysfonctionnels de fantaisie, d'imagination, d'imprévisibilité, de turbulence, etc. La philosophie même, encore trop floue, trop sujette aux inflexions personnelles, est en train de tomber sous le coup de la normalisation. Il s'agit de sélectionner des agents

parfaitement formés au maniement de l'appareil socio-économique, et respectueux avant tout de son mode d'emploi.

Cette conception pédagogique est fondée sur le principe de compétition, à l'instar du système qu'elle sert. La réussite de chacun se mesure à l'échec des autres. La performativité du dispositif de production entraîne, par une nécessité interne ou par un dysfonctionnement structurel, des troubles caractériels généralisés, des toxicomanies, des psychoses, des suicides, etc. L'extension planétaire de ce qu'on appelle euphémiquement l'économie de marché a donné un caractère de transcendance à ce principe impitoyable de concurrence. *Borderline*, ce nouveau leitmotiv de la psychiatrie, pourrait s'appliquer au champ social dans son ensemble: le système sélectif s'articule selon la ligne de partage entre l'intégration et la marginalisation. Dès la maternelle, l'élcolier est placé devant cette alternative décisive: se montrer performant, ou craquer.

Donc, si l'art, les travaux d'imagination, de créativité personnelle, disparaissent des programmes scolaires, du moins prend-on la précaution de les mettre en réserve: on les administre en dernier recours, sous une forme médicamenteuse, pour ainsi dire, à ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas se soumettre à ces normes férocelement utilitaristes. La sollicitude ergothérapeutique, c'est la réparation que le système doit à ceux qu'il a brisés.

Le comble, c'est que, en payant cette dette, la société compétitive se revalorise idéologiquement, elle redore son blason, elle reste la principale bénéficiaire de ses propres largesses. On retrouve là encore les effets circulaires ou cumulatifs de l'exploitation en général. Plus précisément, la politique d'assistance psychiatrique obéit à la logique des actions humanitaires. Elle est comparable à l'exploitation des gisements caritatifs dans le Tiers-Monde (l'aide aux Kurdes, aux Philippins, aux Somaliens, etc.) qui permet aux pays nantis de se procurer non seulement du pétrole et des matières premières, mais de la bonne conscience. La charité, ou l'assistance, ou ce qu'on appelle euphémiquement la solidarité, c'est encore une forme de pillage. Ainsi la rationalisation technocratique se donne-t-elle une justification humanitaire dans la ristourne artistique et thérapeutique qu'elle octroie aux recalés de la compétition sociale.

Or, nous sommes tous des victimes potentielles. La dispositif socio-économique devient de plus en plus performant, donc de plus en plus pathogène. Ce n'est pas un hasard, dit Baudrillard (*L'autre par lui-même*, 1987, Paris: Galilée), si le social s'aligne de plus en plus sur les

handicapés et leur promotion opérationnelle: ils sont les mutants par excellence, ils préfigurent l'humanité à venir, ou plutôt ils anticipent la déshumanisation programmée par notre système éducatif. C'est dans l'ergothérapie, aussi bien, que s'expérimente une pédagogie appelée à se généraliser, c'est dans l'art-thérapie que s'annonce la mort de l'art.

Art-thérapie: il y a de toute manière contradiction dans le terme. L'artiste, le vrai artiste, se distingue des fabricants d'images de toute nature par le fait que, au lieu d'obéir aux normes figuratives, il intervient sur le code, il joue avec les structures, il se livre à des manipulations génétiques aléatoires.

Or la thérapie par l'art prétend enrôler ces impulsions mentalement séditieuses dans un sens orthopédique! Cela fait penser à l'initiative de certaines municipalités de mettre des murs *ad hoc* à la disposition des sprayeurs pour gérer en quelque sorte la contestation. Est-il besoin de faire observer que, sur ces murs pas plus que dans les ateliers d'art-thérapie, rien d'inventif n'est jamais apparu? L'art comme la sexualité perdent leur attrait à être prescrits comme des exercices d'hygiène. Tel est le dilemme: ou bien la thérapie agit vraiment, mais en neutralisant la négativité, l'asocialité ou la dissidence individuelle qui sont les ressorts mêmes de l'expression artistique; ou bien, très exceptionnellement, c'est la dérive créatrice qui l'emporte, encouragée parfois par certains psychiatres (à Gugging en Autriche notamment) qui s'éprennent des productions de leurs patients. La contradiction reste irréductible: l'art procède d'une exaltation des potentialités psychotiques, alors que la thérapie vise à la réadaptation.

Cela n'empêche pas les animateurs d'ateliers de caresser secrètement ou non l'espoir de voir certaines productions prendre leur essor et s'imposer hors les murs dans le champ de l'art tout court. Ils constatent – et on ne saurait leur donner tort – que les meilleures de ces productions supportent avantageusement la comparaison avec le tout-venant des galeries d'art contemporain. Ce n'est pas une preuve artistique, bien sûr, mais c'est encourageant! Cela les entraîne parfois à des démarches auprès des galeries ou des musées. La perspective d'une exposition, d'un retentissement dans la presse artistique et de la vente des œuvres représente à leurs yeux une reconnaissance et une habilitation sociales bénéfiques à ces patients. La capacité d'exercer un métier n'est-elle pas l'un des critères de la guérison?

Mais c'est oublier que l'art n'est pas une profession comme les autres. L'art ne socialise pas son auteur, il le marginalise. Combien d'artistes au demeurant vivent-ils encore de leur art? Un ou deux dans

une ville de moyenne importance, tout au plus. Les réussites spectaculaires n'ont de significatif à cet égard que leur effet de mirage, comme dans le domaine du sport ou du show business. La consécration artistique est la variante la plus perverse du vedettariat. Les seuls artistes qui en réchappent sont ceux, très rares, que la gloire laisse indifférents. N'y a-t-il pas quelque légèreté, dès lors, à faire miroiter le succès à des auteurs d'une complexion plus fragile encore que les artistes autorisés? C'est les déloger de leur statut d'assistés et les envoyer au front, c'est les précipiter dans les impasses et les traquenards les plus vicieux de la société du spectacle. L'art-thérapie n'est pas plus thérapeutique qu'il n'est artistique, dès lors qu'il se prête à la commercialisation.

A moins que, par une arrière-pensée plus machiavélique encore, on ne spéculle sur l'apitoiement et la générosité des amateurs potentiels pour sauver les apparences et donner aux handicapés l'illusion qu'ils sont des artistes à part entière. Les expositions d'art-thérapie correspondent alors aux Jeux Olympiques des handicapés, le paternalisme des spectateurs et l'amour-propre des acteurs y trouvant également leur compte.

Un pas de plus vers le cynisme et la lucidité, et nous retrouvons l'hypothèse de Baudrillard sur le handicap comme nouveau paradigme ou comme anticipation de la déshumanisation et de la culture assistée. A l'art humain, trop humain, des créateurs d'exception qui ont peuplé les musées, se substituerait une sorte de prothèse plus fiable et moins problématique. Nous nous serions enfin délivrés de l'art, et sans intervention chirurgicale, en procédant comme dans tous les autres domaines par la mise en place d'un double opératoire offrant tous les signes de l'original, avec de surcroît une garantie d'innocuité. Au moment où le minimalisme ou le conceptualisme artistiques allaient transformer le musée en une forteresse vide, l'art-thérapie vient à point pour prendre la relève. Il est voué à proliférer sous contrôle médical comme une sorte de métastase de la créativité perdue.

La substitution n'a-t-elle pas été annoncée par la promotion spectaculaire des écorchés vifs, par l'irruption des suicidés de la société, par le pathos du naufrage existentiel et de sa rédemption par l'art, façon Van Gogh? Ce transfert thérapeutique s'est opéré insensiblement, exhaustivement, par l'allégement de la teneur artistique et par l'accentuation du caractère «humain» de l'expression. L'art a basculé à son tour dans le registre de la simulation. Il est encore fait pour troubler, mais à dose homéopathique. Et si les ateliers d'art-thérapie, qui ne guérissent ni n'inspirent personne, se multiplient aujourd'hui, c'est

peut-être en tant qu'alibis, pour cacher que c'est l'art dans son ensemble qui est devenu assisté et thérapeutique, et pour perpétuer la croyance en une créativité désormais perdue.

Résumé

L'expression plastique des handicapés mentaux trouve aujourd'hui une relance dans le champ culturel par sa reconnaissance en tant qu'art, dans le champ médical par la création d'ateliers ergothérapeutiques, et dans le champ économique où elle commence à faire recette – noces d'or de la charité et du commerce. Dans le contexte artistique actuel, cette promotion est symptomatique: l'art-thérapie, qui n'est ni vraiment artistique, ni vraiment thérapeutique, est voué néanmoins à proliférer sous contrôle médical comme une métastase inoffensive de la créativité perdue. Autrement dit, c'est dans l'extension de l'art-thérapie que s'annonce la mort de l'art.

Zusammenfassung

Der künstlerische Ausdruck geistig Behinderter erfährt heute auf verschiedenen Ebenen eine Neubelebung: im Kulturbereich durch seine Anerkennung als Kunst, im medizinischen Bereich in der Schaffung von ergotherapeutischen Ateliers und im Wirtschaftsbereich, wo die entsprechende Nachfrage auf dem Kunstmarkt zunimmt – die perfekte Ehe zwischen Mitleid und Vermarktung. Diese Entwicklung ist symptomatisch für die heutige Kunst. Indem sie weder Kunst noch Therapie im eigentlichen Sinn ist, verbreitet sich die Kunst-Therapie unter medizinischer Kontrolle als Auswuchs der verlorenen Kreativität. Mit andern Worten: in der Ausbreitung der Kunst-Therapie kündet sich der Niedergang der Kunst an.